

1

J'entre ou je me tire? Les doigts sur la poignée de la porte cherchent une réponse. Vincent pousse le battant et l'ivresse de la salle lui saute à la figure. L'atmosphère est aussi pesante que dehors: saloperie de mois d'août, putain de foule! Dans les pulsations de la techno, il commence à décompter les secondes qui le séparent de la sortie: *quatre-vingt-dix-neuf, quatre-vingt-dix-huit, je lui souhaite un bon anniversaire, je descends une bière et je me casse, quatre-vingt-trois...* Ça sent la sueur et l'eau de toilette surchauffée; ça pue le mâle en rut et la femelle en chaleur... Qu'est-ce qui lui a pris d'accepter l'invitation de Miss Zapping?

Il serait bien retourné prendre une bouffée d'air pur mais Anaïs l'a déjà repéré. Elle le ferre d'un signe de sa main libre; l'autre, c'est Luc Armand qui la tient, son petit ami du moment. Qu'est-ce que la jeunesse désœuvrée pourrait faire d'autre, à part la teuf et se refiler le dossier Miss Zapping? Vincent, il bosse, alors il veut préserver sa réputation de mec tranquille. Pourtant, ce soir, c'est les emmerdes assurées.

Enraciné dans le carrelage, Vincent essaie de rattraper son décompte: *soixante-quinze... non, soixante-dix...* Anaïs se dégage une allée jusqu'à lui en repoussant les gêneurs. Sa mini robe en strass accroche la lumière et tranche sur sa peau mate. On dirait qu'elle danse au rythme de la techno, ses boucles

brunes en cascade sur ses épaules nues. La star lui en filerait plein la vue s'il ne faisait pas mine de regarder ailleurs. La tête tournée vers le bar, seul endroit qui pourrait justifier sa présence le temps d'un verre, il perçoit son approche sur la figure ébahie de ceux qui l'entourent.

Luc Armand titube derrière elle, ivre à coup sûr depuis des heures. Anaïs va le larguer ce soir, Vincent en a la certitude. Elle ressort toujours le même scénario quand elle veut se libérer pour lui. Mais cette fois il ne lui en laissera pas le temps. Les pieds bien ancrés dans le sol, il pivote vers elle et reçoit sans broncher le message explicite des yeux noirs. Là, tout de suite, avant que ses sens ne brouillent les cartes, il aimerait qu'un fil invisible entrave sa démarche coulée, qu'elle se vautre au milieu de sa cour béate. Il voudrait qu'elle pisse le sang par ce qui lui sert à dépister le mâle à trois kilomètres, que la défaite soit pour elle, au moins une fois dans sa vie.

– Vince, j'ai cru que tu ne viendrais pas...

Il se sent stupide avec ses visions sanglantes. Il sort la première nullité qui lui passe par la tête et la crie assez fort pour couvrir les décibels de la sono.

– Alors, ça fait quoi d'avoir dix-huit ans ?

Anaïs rit aux éclats. Luc Armand s'enflamme illico et la ramène contre lui.

– Dix-huit ans, c'est la liberté, braille-t-il en dressant un poing victorieux, c'est la vraie vie qui commence ! On va pouvoir s'marier sans rien demander à personne, hein, ma caille ?

Vincent pousse un soupir intérieur. Ce mec est cinglé, il porte un dossard à trois chiffres et se croit seul à la poursuite de Cendrillon. Anaïs est plus jeune que la plupart des gars présents à sa soirée. Elle est à peine sortie de l'enfance, et ils

sont tous là, à rêver d'être l'Élu. Pas un ne se souvient qui a été le premier. Même pas elle si ça se trouve.

La grande aiguille de la pendule sur le mur du fond entame sa descente d'après 22 heures. Vincent a perdu son décompte dans tout ça : *On va dire dix...*

– Je suis juste venu te souhaiter un bon anniversaire, Anaïs. Je peux pas rester...

– Vince, allez... Tu t'en vas pas déjà...

Elle a pris sa voix de prédatrice et le caresse du regard, les paupières à peine rehaussées d'un fard discret. Pas besoin d'en rajouter, le jeu des apparences fait son effet sans artifices. Pourtant, si on se penche de plus près, tout est sombre en elle : la chevelure, la peau mate et les cauchemars qu'elle cache au fond de ses yeux noirs. Il a l'impression d'être le seul à voir cette noirceur.

L'envie le prend de partir sans se retourner. Pierre doit l'attendre devant son DVD. Il lui a promis qu'il n'en aurait pas pour longtemps et qu'ils regarderaient le film ensemble. Vincent remue ses doigts de pieds dans ses baskets, histoire d'éprouver leur degré d'enracinement. Depuis combien de temps le décompte est à zéro ? Anaïs fait un pas vers lui en remorquant son soupirant. Ses boucles brunes frôlent son visage quand elle se hisse à son oreille.

– Viens...

Le mot que tous les mâles de la salle rêvent d'entendre. Sauf lui. C'est vrai que cette fille est belle à porter plainte. S'il ne la connaissait pas depuis l'enfance... Miss Zapping... *Zéro... zéro... zéro...*

– Une bière. Une seule ! prévient-il.

Anaïs sourit et s'empare de sa main. D'un coup sec, elle se dégage de l'emprise de Luc et l'envoie rejoindre la foule des admirateurs.

Le bar bourdonne comme une ruche. Toutes les têtes sont tournées vers la nouvelle proie de Miss Zapping. Les trois « petits racailles », comme les appelle Vincent, ont déjà lancé les paris. Gaëtan Chassot, l'apprenti boulanger, le plus âgé de la bande compte ses billets.

Vincent s'accoude au comptoir et lève une main en direction du barman.

– Zac, file-moi une bière, celle qui te tombe sous la main...

– Et après, tu t'tires, annonce une voix derrière lui. J'aime pas comment tu regardes ma copine. T'avales ta binouze et tu t'arraches.

Luc cherche la bagarre, il fallait s'y attendre. Depuis qu'il sort avec Anaïs, les relations entre eux ont carrément viré à l'embrouille. Se retrouver tous les trois dans la même pièce n'était pas le meilleur moyen de négocier la paix. Pourtant, Vincent n'avait pas eu le choix, Anaïs le traquait depuis deux semaines avec son invitation au bout de ses jolies lèvres et ses gages de bonne entente. Ce soir ou un autre jour, il devrait assister à la mise à mort ; aucune des ruptures de Miss Zapping ne s'étaient passées sans lui. Il avait fini par lui céder la promesse d'une visite éclair. Une rapidité d'exécution qu'il n'avait jamais pu tenir, elle était plus forte que lui à ce jeu-là.

Zac tend sa bière à Vincent avec un coup d'œil mauvais en direction du trouble-fête.

– Hey, Luc, cool, personne veut te la piquer ta copine.

Par la même occasion, il capte l'alerte maximum sur le visage d'Anaïs. Ça va chauffer dans moins de deux. Il le sait, il a fait son tour de manège lui aussi ; il a payé comme les autres le droit de croquer le fruit acide. Pas de quoi se vanter, il est loin d'avoir battu le record. Celui-là, c'est Marc Bigier qui le détient : deux mois et trois jours. Luc Armand ne fera pas mieux,

même en émasculant tous les mâles de la ville. Un mois pile qu'il sort avec Anaïs, qu'il se pend à son bras en ébouriffant ses plumes pour faire plus conséquent. Et la fête est finie. Zac se dit qu'il n'existe qu'un mec dans ce bled capable de jouer les prolongations : il s'appelle Vincent Ferrand. Tout le monde sait qu'elle le veut parce qu'il garde ses distances. Vincent, c'est un méfiant de nature, un taiseux au calme trompeur. Seule la compagnie de Pierre Bellard l'intéresse, un attardé dont la jeunesse du coin s'amuse. Et puis il y a Luc, son copain de bac à sable, mais là c'est plutôt mal barré entre eux.

Les yeux rivés sur l'attitré du jour, Anaïs s'apprête à condamner les portes d'un espoir éphémère. On pourrait entendre claquer les verrous si la sono voulait bien la mettre en veilleuse.

– Barre-toi Luc, tu me gonfles avec tes conneries !

– Mais princesse...

En plus, il insiste ! Zac en a les tripes retournées ; il rendrait bien à la communauté toutes les bières qu'il a ingurgitées ce soir. Un coup de jet sur le comptoir, ça clôturerait peut-être les hostilités.

– Dégage, je veux plus te voir !

– Mais ce mec...

– Oui, et alors ? Ce soir, c'est ma fête, c'est mon anniversaire, c'est ma soirée à moi. J'invite qui je veux et je fais ce que je veux ! Et là, ce que je veux, c'est que tu te casses !

Luc vire au blanc. Vincent n'a pas meilleure mine. Son but en venant ici n'était pas de se faire tailler en pièces. Il pose sa canette à peine entamée. *Zéro, moins un, moins deux... Je le savais, bordel, je le savais. J'avais dit pas plus de cent...*

Il tourne les talons, le regard en dedans, et fonce en aveugle vers la sortie. Luc lui barre le passage et l'envoie bouler contre le bar.

– J’vous crèverai tous les deux! T’entends, Vince, j’vous...

Avant qu’il ait le temps d’en rajouter, Anaïs empoigne Luc par son tee-shirt et le pousse devant elle jusqu’à la sortie. Vincent veut prendre le même chemin, mais les « petits racailles » l’encerclent.

– Tu vas où l’ami? demande Thomas Langlois.

Le plus péteux des trois paumés surveille ses distances en sautillant comme un boxeur. C’est plus fort que lui chaque fois qu’il approche Vincent à moins d’un mètre. Il connaît mieux que personne le direct qui lui a valu sa première fausse dent. Faut être un peu à la ramasse aussi pour défier tout seul un mètre quatre-vingts de muscles.

– C’est vrai, quoi, reprend le rouquin, pas la peine de risquer ta peau pour ce looser. Je savais qu’elle le larguerait ce soir. Je l’ai su dès que t’as mis les pieds ici. Tu nous as fait rentrer un max de pognon, mec.

Gaëtan ricane et fourre les billets sous ses narines en roulant des yeux.

– Rah, tu l’as dit, Matos, un joli petit paquet. Y paraît que l’argent n’a pas d’odeur; moi, je le flaire à cent mètres sur un tas de fumier.

Les trois paumés s’esclaffent, et les témoins autour prennent le train en route.

– Zaaac! gueule Didier, le troisième larron. File une autre blonde à mon pote Vince. Faut fêter ça.

Le préposé aux canettes fait sauter une capsule avec un rire éclair.

– Elle est à toi, dit-il avec un clin d’œil complice.

Mais Vincent sait qu’il ne parle pas de la bière. Il sait aussi qu’il est temps de dégager; il a eu son compte ce soir. Son apparition n’a fait qu’accélérer le processus zapping. Résultat: il a perdu

pour de bon son meilleur pote et bloqué sur lui l'attention de la croqueuse d'hommes. Bien la peine d'avoir vingt-deux ans pour être aussi con! *J'avais dit: pas plus de cent...*

Il avale une goulée pour faire diversion. *À trois, je me tire.*

– Allez Zac, c'est ma tournée, déclare Thomas. Deux bières pour Gaëtan et moi, et trouve-nous une limonade pour le même, invente-la si t'en as pas. L'est trop jeune pour boire de l'alcool, le p'tit.

– Pauvre con, siffle Didier.

Vincent grimace sur sa bière. C'est vrai qu'on se demande ce qu'un gosse de quinze ans fabrique avec cette bande de racailles. Tout ce qu'il sait de lui, c'est que tout le monde se fout de son prénom ringard.

Y a combien de cent dans une heure? J'en sais rien, mais la multiplication du prévu qui tourne au vinaigre, ça fait un bon paquet d'imprévus. Et les tourtereaux, ils sont où? L'autre tache n'est quand même pas en train de filer une raclée à Miss Zapping?

– Je vous laisse à vos réjouissances, les gars, j'ai une grosse journée qui m'attend demain.

– Tu taffes aussi le dimanche, Vince? s'étonne Gaëtan.

Vincent n'a saisi que le premier mot; il est presque à l'autre bout de la salle quand Gaëtan finit sa phrase. Une salve d'éclairs l'accueille aussitôt la porte refermée. La touffeur du dehors le plombe sur place. Sa voiture est garée au fond du parking; il va bien se ramasser la saucée pour couronner cette soirée pourrie. *Prends-toi ça dans ta gueule, Vincent Ferrand, ça t'apprendra à tenter le diable et ses cornes.* Le fracas du tonnerre fait écho à ses pensées.

En traversant la rue, il se souvient de Pierre qui doit mouiller son slip dans son deux-pièces. Vingt ans, et toujours la trouille au ventre dès que le ciel se fout en rogne.

– Vince!

Vincent se retourne. Dans la ruelle qui borde la salle des fêtes, il repère le bout incandescent d'une cigarette. Anaïs se détache de l'ombre et entre dans la lumière d'un réverbère. Trop tard pour faire semblant de n'avoir rien vu.

Vincent se fend d'un pas vers elle. Juste pour s'assurer que tout va bien.

– Où est Luc ?

La main d'Anaïs s'envole dans l'air. Ses doigts paraissent rayer un nom sur une liste. Le vent se lève ; ça sent la terre et le soufre : le diable est vraiment dans le coin.

– J'y vais alors. Tu devrais rentrer, ça va dégringoler sévère...

Un autre éclair, un coup de tonnerre ; quelques gouttes s'écrasent sur sa main quand il l'agite en guise de salut. Il part sans se retourner.

2

Dans la pénombre de la ruelle, la flamme d'un briquet succède à la lueur d'un éclair. Il va pleuvoir, autant tirer sa clope avant le déluge. On n'a pas idée de naître un 17 août; tout le monde le sait: passé le 15, c'est le mois le plus pourri de l'été.

Anaïs reprend appui contre le mur. Elle relève une jambe et son talon ripe sur le crépi. Luc est parti en pleurnichant. Il n'a pas eu le temps de regretter ses menaces; bourré ou pas, c'était l'occasion rêvée de s'en débarrasser. Pas sûr pour autant qu'il ait compris ce que veut dire « fini ». La glu, ça pardonne pas quand tu t'en mets plein les doigts; c'est écrit sur l'emballage: *colle en quelques secondes, éviter le contact avec la peau*. Un mois, c'était déjà limite, surtout qu'à la base son nom pieutait en fin de liste comme un gros point d'interrogation. Luc, c'est un pote à Vince, et Vince c'est le seul mec qu'elle veut. Par peur de gâcher ses chances, elle a longtemps hésité avant de sortir avec Luc. Et puis elle s'est dit que c'était sa dernière option pour rendre Vince jaloux. Que dalle! Ou alors il l'a bien caché.

Vincent, elle l'avait rencontré chez les Bellard, du temps où sa mère la traînait chez les miséreux, une corvée que sainte Odile lui imposait comme une pénitence. Quand on vient d'une famille de cathos portugais, qu'on a fait deux fausses couches avant de réussir à pondre Le Miracle, il faut bien remercier

Dieu de ce formidable cadeau. Alors on s'embarque dans les bonnes œuvres, et on montre à sa fille unique la veine qu'elle a d'être si belle, si bien sapée et à l'abri des coups durs. Tout juste si on ne la félicite pas de vivre alors que deux avortons ont eu moins de chance avant elle.

Heureusement, il y avait Vincent, ça la changeait des morveux. Leur relation avait plutôt mal commencé. Il avait onze ans cette première fois, elle sept. Le père Bellard, en bon professionnel de la bouteille, venait de gerber sa vinasse sur le tapis du salon. La mère Bellard était en train d'effacer les preuves à grands coups de lessive, son chtarbé de fils accroché à ses jupes. Le petit Pierre avait tourné la tête vers elle. C'était la première fois qu'Anaïs voyait un débile de près. Elle avait ricané bêtement, sans pouvoir s'arrêter, même quand le regard enflammé de Vincent avait croisé le sien. C'était sa faute, à elle, si la gerbe lui fichait les tripes en l'air ? C'était sa faute si le fils Bellard n'avait pas rangé tous ses fagots à l'abri ?

Sainte Odile l'avait secouée en lui servant un cours accéléré sur la différence. La différence ? Mon œil ! Pas à elle qui faisait semblant d'exister dans l'ombre des deux clamsés !

Après ça, Vincent avait gardé ses distances. Elle n'avait jamais pu lui arracher un sourire. Un vrai. Un qui aurait dit : « Je sais que t'es pas comme ça au fond de toi. » À treize ans, elle faisait déjà plus que son âge et traînait une ribambelle de mecs accrochés à ses basques comme autant de casseroles. Elle les jetait dès qu'ils la collaient trop. C'était juste un jeu, pour faire chier sainte Odile Dancourt. Une façon aussi d'enlever la merde des yeux de son père, pour qu'il la voie au moins une fois telle qu'elle était. C'était surtout un pari à tenir, après « l'accident ». Décembre noir.

Ça aurait changé quelque chose si Vincent avait su pour ce soir-là? Qu'est-ce qu'il pensait d'elle, au fond? Est-ce que lui aussi la prenait pour une garce? Remarque, comment il aurait pu faire autrement avec sa réputation d'allumeuse? Personne ne connaissait de petite amie à Vincent, et il ne risquait pas d'en trouver une en traînant avec son Pierrot le fou. Oui, il était comme les autres, avec son mètre quatre-vingts, sa belle gueule et sa carrure de Golgoth. Même s'il avait le truc en plus qui la faisait craquer, il n'avait pas cherché à voir plus loin que ce qu'il avait sous le nez.

Dieu le Père s'énerve, ça cogne dur là-haut. Sainte Odile doit flipper à mort: elle n'aime pas l'orage. Certains diraient que c'est la fête des anges; elle, elle appelle ça la Colère Divine. Elle a peut-être raison, parce que pour la teuf, ce soir, c'est plutôt râpé. Tu parles d'un anniversaire, même pas un bouffon pour se demander où elle est passée! C'est bien la peine d'avoir racolé tous les paumés du coin.

Anaïs allume une autre clope avec son mégot. Une ombre traverse la rue au galop. C'est Vincent. Elle l'appelle, sans réfléchir. À quoi ça sert? Il se retourne et fait un pas vers elle. À rien: ça sert à rien! Mais merde, qu'est-ce qu'il faudrait qu'elle fasse pour qu'il la remarque? Qu'elle prie le Bon Dieu de la ramener à ses sept ans? Qu'elle copine avec le mongol et lui dessine un mouton? Est-ce que Vincent aurait aimé qu'ils soient deux à protéger ce débile de la connerie des autres?

Elle voudrait trouver les mots qui lui donneraient envie de faire un pas de plus, mais les mots, elle ne les a pas. Elle n'a pas eu le temps de les apprendre: les mecs ont léché la poussière à ses pieds avant qu'elle les déchiffre.

Un moteur rugit entre deux coups de tonnerre. Ils sont quinze perdus dans la salle à attendre leur tour, et qu'est-ce

qu'il fait ce crevard?... il se barre! Va te faire foutre, Vincent Ferrand!

Dieu le Père ouvre les vannes d'un coup. Un éclair zippe le ciel au-dessus du clocher de l'église. Est-ce que ce mec est assez fou pour cramer sa propre baraque? Anaïs n'ose plus bouger. Plantée sous le réverbère, elle entend le bruit assourdi de la musique. La pluie a ruiné sa clope qu'elle ne se décide pas à lâcher. Lâchée comme elle l'est, le soir de ses dix-huit ans, par toutes les fiottes qui font la fête sans elle. Si elle était là, sainte Odile sortirait à coup sûr le couplet des voies impénétrables du Seigneur, mais pour l'instant, Anaïs se dit que son seul avantage c'est d'imiter le ciel et de pleurer incognito.

La foudre s'abat dans un fracas de tonnerre. Toutes les lumières s'éteignent, dedans comme dehors; la musique avec. C'est peut-être le moment de bouger. Il ne manquerait plus qu'on la trouve là, en train de pleurer sa mère, le nez aussi morveux que les miséreux qui la débectent.

Anaïs profite d'un éclair pour entrer dans la ruelle. Elle sait qu'au fond une porte donne sur l'arrière de la salle. Elle pourra s'abriter et réfléchir tranquille: personne ne viendra l'y chercher. Le passage est si étroit qu'on ne pourrait pas se croiser. Anaïs avance à tâtons en rasant le mur de la salle. Elle est trempée jusque dans son string, à croire que le Divin a décidé de rincer la ruelle au karcher.

La porte du fond est verrouillée. Elle s'énerve sur la poignée et balance toute sa rage contre le battant. C'est Zac! Il a dû bloquer l'accès, comme chaque fois que l'herbe tourne dans les soirées.

Un bruit!

Anaïs se retourne, le dos plaqué contre la porte. C'était quoi? Elle est sûre d'avoir entendu rouler du verre. Ça ressemble à la

bouteille qui a failli la faire tomber tout à l'heure. Sur sa gauche, les branches d'un marronnier dépassent de la murette qui la sépare de la liberté. Trop haute pour qu'elle puisse l'escalader. Les feuilles déversent leur trop-plein sur sa figure. On se les gèle tout d'un coup. Et dans le noir total, en plus.

Un frottement!

Cette fois, c'est sûr, il y a quelqu'un... ou quelque chose dans la ruelle. Ça pue le cauchemar, cette affaire.

– Y a quelqu'un ?

Elle foncerait bien. King Kong ou le Yeti, ça fait pas grande différence.

– Qui c'est ?

Sa voix couine dans les aigus. Un souvenir remonte à la surface, une nuit d'enfer aussi noire que celle-là. Dieu le Père ne va pas encore se contenter de jouer les voyeurs? Qu'il le tourne son cauchemar, mais sans elle dans le rôle principal!

Un frôlement!

La chose est tout près. Son cœur met le turbo; elle va crever sur pied à force de flipper. Elle sent une odeur, un parfum qu'elle reconnaît.

– Vince ?

Un souffle. Agacé. C'est lui? C'est pas lui? Pourquoi il dit rien ?

– Putain, Vince, tu fais chier! Arrête de faire le con, j'ai compris là.

Elle prend son élan et se vautre contre un mur de chair. L'autre l'attendait et lui tord les poignets. Elle hurle comme une malade. Si elle pouvait le toucher, elle saurait si c'est Vince. Elle ne l'a pas souvent approché d'assez près pour le reconnaître dans le noir, mais elle saurait.

– Vince, merde, dis quelque chose... C'est quoi ce délire ?

Son agresseur la pousse contre la porte et plaque ses poignets au-dessus de sa tête d'une seule main. Luc aimait faire ça, elle s'en souvient : un tordu ce mec. Il est venu mettre sa menace à exécution.

– Luc ?

Elle a tellement peur que ses dents s'entrechoquent. C'est Luc ou c'est pas Luc ? Pourquoi il a mis le parfum de Vince, alors ? Elle s'en fout, tout ce qui compte, c'est de sortir entière de ce merdier. Elle ne peut pas bouger, l'autre la bloque contre la porte. Des doigts se baladent entre ses seins, se referment sur le haut de sa robe. Les fines bretelles cèdent en lacérant ses épaules.

OK, c'est le moment de passer un deal avec Dieu le Père : le cauchemar s'arrête là, et elle jure de prendre la relève de sainte Odile. Plus de mec, parole d'Anaïs Dancourt.

La lumière revient. Elle avale une goulée d'air et s'étouffe avec. C'est pas vrai, ça n'éclaire pas jusqu'ici ! Tout ce qu'elle voit, c'est une ombre. La pression se resserre sur ses poignets. Elle sait qu'il la regarde. Il y voit la nuit, cet empafé ?

– Qu'est-ce tu mates ? T'as jamais vu une fille à poil ? T'es puceau ou quoi ? Ou alors t'es un pervers... Ouais, c'est ça, t'es un enfoiré de pervers. Vas-y, mon salaud, te gêne pas pour moi, je fais comme si t'étais pas là...

Il lui semble que la colère l'aide à avoir moins peur. Faut surtout pas pleurer, ça lui ferait trop plaisir à ce sale vicieux. En dedans, c'est les grandes eaux qui se préparent, la glace se fendille de partout.

– Attends, j'ai trouvé, t'as peur d'être une tafiole et t'aimerais que je te rassure. OK, je te propose un deal : tu laisses tomber ton scénario pourri et...

Anaïs perçoit un mouvement; un tissu force sa bouche et s'enfonce dans sa gorge. Un claquement sec. Un objet froid et plat glisse le long de son cou, suit la courbe d'un sein, puis l'autre, fait sauter le mince tissu qui les retient. Une lame...!

La glace cède, s'effondre d'un bloc au fond de son ventre. Personne ne la sauvera, elle va crever comme une chienne dans cette ruelle sans voir celui qui va lui trouer la peau. Un cri monte de sa gorge, étouffé par le bâillon. Elle essaie de se débattre, mais l'autre la tient serrée. Sans un mot, juste son souffle et ce parfum qu'elle connaît.

Et la lame reprend sa balade sur ses seins, bascule sur le tranchant, trace un sillon sanglant et grave les hiéroglyphes que seul un fou pourrait déchiffrer. La douleur explose en même temps que sa chair; l'acier descend sur son ventre, dessine des courbes qui s'entremêlent, remonte vers ses seins. Ce malade est en train de peindre sur une toile vivante!

Anaïs n'est plus qu'un cri. À ses gestes lents, elle a compris que l'homme s'applique à la faire souffrir avant de l'achever. Son hurlement, étranglé par le bâillon, déchire sa gorge et la consume de partout. Elle sent l'odeur de son propre sang, de la puanteur de la mort qui s'impatiente, et que Dieu le Père retient encore derrière sa caméra.

La vie de Miss Zapping s'arrête ici; le détraqué a terminé son œuvre d'art. Le tableau sanglant s'effondre dans la ruelle détrempée. Un dernier zoom sur la plaie recroquevillée, et Dieu le Père éteint sa caméra. Il a mieux à faire ailleurs, désormais.

3

Le silence, ça veut rien dire du tout. Oh, ça non! Surtout quand on est sûr de pas être seul! Et d'abord, c'est quoi le silence? Parce que si on écoute bien, y a tout le temps du bruit. Tiens, par exemple, les microbes qui sont dans l'air, eh ben, ils font du bruit quand ils volent: Pierre les entend! C'est pour ça que la nuit, il s'enroule dans son drap, comme ça, il ne risque pas d'être attaqué. Il ne laisse rien dépasser, même pas sa tête. Surtout pas sa tête!

– Hey, la momie, t'as pas entendu ce qu'a dit ta mère? Lève-toi en vitesse et va chercher le pain.

C'est lui! Oh! la la! Petit Jésus, quelle heure il est? C'est pas ma faute, c'est à cause de l'orage, tu comprends, j'arrivais pas à dormir...

– Pierre, nom de Dieu, fais pas la sourde oreille ou je te vire!

Faut se décider, parce que le père, il est pas commode quand il s'y met, et il s'y met souvent.

Une tête blonde émerge du drap; deux yeux bleus papillonnent à la recherche du danger. Le père est en train d'ouvrir la fenêtre. Il se penche pour attacher les volets.

Il se ferait drôlement mal s'il tombait du premier étage... Quoi...? Oh! ça non, petit Jésus, je veux pas le pousser. C'est pas vrai, j'y ai pas pensé!

– Et magne-toi, y a que toi qui fous rien ici !

– Oui, papa.

Pierre se lève, entortillé dans le drap qu'il entraîne avec lui. Il sautille vers la chaise où hier soir il a posé ses habits, pliés bien lisses, rangés dans le bon ordre pour se rhabiller. C'est important, l'ordre !

– Ben là, fait encore le père avant de sortir, je me demande si tu peux avoir l'air plus con que maintenant !

Ça, Pierre le sait qu'il est con, il l'entend tous les jours. C'est un mot que tout le monde dit à propos de tout le monde, alors, il le préfère aux autres : barjo, gogol, dingo... ou pek, comme l'appellent les trois petits racailles. Ce que les gens sont bêtes !

Pierre s'habille et descend retrouver sa mère à la cuisine. Elle prépare quelque chose de bon ; le dimanche, c'est pas un jour comme les autres. Elle s'arrête d'arroser le poulet pour lui faire la bise : son premier cadeau de la journée. Le deuxième, elle le lui donne vite fait pour qu'il le fourre dans sa poche. Le père arrive, son verre de jaune à la main : il est déjà à l'apéro. Il en aura sifflé plusieurs au moment de venir à table. Après, il passera au rouge. C'est comme ça tous les jours depuis que Pierre est né. Enfin, c'est ce que les gens disent. Ils sont méchants, les gens ! C'est pas sa faute si les microbes sont entrés dans sa tête. Il était né de pas longtemps quand ils l'ont attaqué. Pierre n'arrive pas à retenir le nom de la maladie ; il sait juste que ça finit par « pati ». C'est facile, il a une tante qui s'appelle Patricia, et tout le monde l'appelle « Pati ».

Il sort dans la rue, le billet bien serré dans sa main gauche. La droite, elle lui fait trop mal en ce moment. C'est à cause de la chevalière que la mère lui a offert pour Noël ; ça le serre trop mais il n'ose pas le dire. On ne se plaint pas des cadeaux qu'on

reçoit, c'est comme ça. Y a des pauvres qui n'ont rien pour Noël, qu'elle dit souvent Mme Dancourt. Alors il souffre en silence, comme le petit Jésus sur la croix.

L'orage est parti, il fait un beau soleil. Tant mieux, parce que l'orage ça fait trop peur. Chaque fois, Pierre a l'impression que le bruit est dans sa tête. Il attrape son bonnet dans sa poche et se l'enfonce jusqu'aux oreilles. Il en a rien à faire des gens qui se fichent de lui, avec son bonnet en plein été; tout ce qui compte, c'est que les microbes «ils rentrent pas».

Il remonte sa rue et longe la mairie pour éviter le *Café du Commerce*. Jusque-là, il n'a croisé personne. De toute façon, il avance la tête baissée; ça lui permet de voir tout le travail qu'il aura demain, après le marché du lundi. Les gens, ils jettent n'importe quoi par terre, mais grâce à lui la ville est toujours propre. Si y en a qui traînent dans les bars toute la journée, eh bé pas lui!

Il traverse la rue et descend celle d'en face jusqu'à la boulangerie. Le trottoir est noir de monde; forcément, à la sortie de la messe ils sont tous là. *C'est bien fait, t'avais qu'à te lever plus tôt*. Mme Dancourt, elle voudrait que Pierre aille à l'église le dimanche, mais le père est pas d'accord, la curaille il aime pas ça. Il s'est même fâché quand elle a insisté. Alors, chaque fois qu'elle vient en visite, Mme Dancourt lui parle en cachette du petit Jésus et de tout ce qu'il fait de bien pour les gens qui demandent de l'aide, même pour ceux qui sont comme lui.

Ça papote dans la file; les dames, elles n'écoutent pas monsieur le curé: elles disent du mal des autres. Pierre préfère entendre les microbes voler, ça lui permet de les surveiller. Alors, il baisse encore plus la tête et il s'enferme tout seul dans son monde. Mais le bruit rentre quand même.

– Oui, c’est comme je vous le dis : la petite Dancourt. Ils l’ont trouvée par terre, la pauvrete, elle baignait dans son sang...

Oh! la la! Petit Jésus, t’entends ça ?

– Le jour de son anniversaire, si c’est pas malheureux! Une si belle enfant!

– Une belle garce, oui! Ça devait arriver un jour ou l’autre! C’est plutôt madame Dancourt qui est à plaindre : une femme si pieuse, si...

Faut que je le dise à Vince, peut-être qu’il sait pas. Oh! la la! Petit Jésus, tu te rends compte, la Anais...

– Et la petite, elle est pas morte au moins?

– Faut espérer que non! Ils l’ont transportée sur Marmande... à l’hôpital, je crois... ou peut-être à la clinique. L’important, c’est qu’elle soit bien soignée!

À l’hôpital ou à la clinique? Ils savent jamais rien, les gens! Qu’est-ce que je vais dire à Vince, moi ?

Pierre traîne les pieds dans la file, son billet tout froissé dans la main et le regard par en dessous pour voir où il en est. Mme Carlier, la boulangère, a le même sourire que le soleil de ce matin.

– Bonjour, mon petit Pierre. Comment vas-tu? Tu es en retard. Tu n’as pas bien dormi à cause de l’orage, hein? C’est ça? Allez, voilà ta commande, je savais bien que tu viendrais, alors je l’ai tenue prête : une baguette et trois mille-feuilles, comme d’habitude... Et ta mère, son dos, ça va mieux? Et ton père...?

Et bla bla bla... Mme Carlier, elle pose plein de questions, mais elle attend jamais les réponses. Ils sont pressés, les gens! Après, ils se plaignent qu’ils ont pas compris. Il peut toujours parler, monsieur le curé!

– Merci, madame Carlier, et bon dimanche.

Il fonce vers la porte, la tête toujours baissée. *Je sais pas si j'ai le temps d'aller voir Vince. C'est midi, le père va encore rouspéter si je suis en retard...*

– Et ta petite douceur du dimanche, mon petit Pierre, tu n'y as pas droit aujourd'hui ?

Flûte ! C'est vrai ça ! Oh ! la la ! C'est à cause de la Anaïs...

Pierre plonge une main dans sa poche et sort la monnaie que sa mère lui a donnée en cachette. C'est son cadeau du dimanche, parce que le père, il l'embête avec ses mille-feuilles qui coulent partout. Lui, il préfère les religieuses, surtout la tête qui est sur le dessus : il l'avale en premier. Après, il mange le reste en vitesse sur le chemin du retour.

– Allez, régale-toi bien, mon petit Pierre.

Pourquoi elle m'appelle toujours « petit » ? Ça m'énerve ! J'ai vingt ans et je mesure pareil que Vince qui en a vingt-deux, alors...

Pierre descend la rue en courant, son pain et son paquet dans une main, sa religieuse dans l'autre. Il a déjà englouti son gâteau quand il arrive au rond-point. Il traverse bien comme il faut sur le passage clouté. Le garage Renault de M. Ferrand est juste en face. Vincent, il est mécanicien, et il travaille là avec son père. Sa mère aussi elle y vient tous les jours : elle est secrétaire. C'est une affaire de famille, quoi. Sauf que Gilles, le frère de Vincent, il est parti à Paris pour faire des études d'ingénieur. Vincent, il aime pas beaucoup son frère, il dit qu'y a « un monde » entre eux. C'est si loin que ça, Paris ?

Son ami habite à côté du garage, dans un joli deux-pièces. C'est bien commode et ça lui suffit. Pour ce qu'il y fait, comme il dit. Ses parents, eux, ils ont une maison, juste derrière, avec un grand jardin. Pierre y a souvent joué quand il était petit. Vincent venait le chercher chez lui, il ne voulait pas qu'il

traverse la ville tout seul, à cause des bandes qui lui faisaient des misères. Il le protégeait partout où il était, même à la CLIS¹ de l'école primaire et à la SEGPA² du collège. «*Dis, Vince, t'as CLIS demain ?*» «*Classe, Pierrot, pas CLIS!*» Dans la cour de récréation comme au self, y avait pas grand monde qui s'amusait à l'embêter.

Il sonne plusieurs fois et se demande pourquoi son ami n'ouvre pas.

Ah ça! Peut-être qu'il dort encore s'il a fait la fête hier soir.

Pierre se dirige vers le garage et regarde par la vitre de la petite porte. Il entend du bruit et voit des chaussures qui dépassent de sous une voiture. *Il est là. Merci petit Jésus.* Il tambourine contre le battant avant d'entrer :

– Vince, t'es là, Vince? Oh! la la! ... Vince...

Un corps roulant surgit devant Pierre et manque de le faucher. Vincent brandit sa clé de douze vers lui.

– Salut, Pierrot. T'es en retard. Tu t'es perdu en route?

– Oh! la la! Vince... Ils l'ont trouvée... là-bas... y avait du sang partout, qu'elle a dit madame Pignon... Ils l'ont emmenée à l'hôpital... je crois... Y avait du sang partout, je te dis...

Vincent a changé de couleur. Il bondit, jette sa clé dans le chariot et enlève ses gants.

– De qui tu parles, Pierre?

– Du sang partout qu'y avait, je te dis... Ils l'ont trouvée... je sais pas où...

Un mauvais pressentiment s'empare de Vincent. Sous l'effet du choc, il empoigne son ami par les épaules un peu trop brusquement. Le pain et les gâteaux du dimanche dégringolent sur le sol de l'atelier.

¹ CLIS: Classe d'Intégration Scolaire insérée dans une école primaire

² SEGPA: Section d'Enseignement Général et Professionnel Adapté (collège)

- Embraye, là ! Je te demande de qui tu parles.
- Mais c'est pas ma faute... C'est pas moi, c'est... la Anaïs... qui...

Vincent est en surchauffe ; il en oublie que Pierre se bloque dès qu'on le brusque. Les souvenirs de la veille lui reviennent d'un coup : Anaïs dans les bras de Luc Armand, la dispute, la rupture, les menaces, Anaïs pousse Luc vers la sortie... Lequel des deux est couvert de sang ?

- Quoi, Anaïs ? Qu'est-ce qu'elle a encore foutu cette... ?
- Elle...

Pierre a les yeux pleins de larmes et ça refroidit Vincent d'un coup.

- Bon, on va aller s'asseoir et tu vas me raconter ça. OK ?

Il le prend par les épaules et l'entraîne vers le bureau. Ils montent les deux marches et passent le seuil. L'espace est exigü mais bien éclairé par l'unique fenêtre qui donne sur le boulevard. L'ameublement est en adéquation avec la taille de la pièce : deux sièges, une armoire métallique et le strict nécessaire sur l'antiquité qui sert de bureau. L'endroit serait sans doute bordélique si sa mère n'y travaillait pas tous les jours. Il pousse Pierre sur une chaise avant de remplir un verre d'eau au distributeur.

– T'as encore goinfré ton gâteau comme un cochon ; tu t'en es mis partout !

Vincent a retrouvé le sourire et les paillettes d'or sont revenues dans ses yeux noisette. Il tire le fauteuil à roulettes, s'installe en face de son ami et lui tend le verre.

- Vas-y, prends ton temps.

Pierre avale son eau et n'ose pas en redemander. Il triture son gobelet en plastique en jetant des coups d'œil à son ami.

– Je me suis levé en retard, ce matin : c'est à cause de l'orage...

– Pierre.

– Oui, je te dis... Alors, j'étais chez Mme Carlier, pour le pain et les gâteaux. Y avait plein de monde, et dehors, y avait des gens qui parlaient... Je voudrais encore de l'eau...

Vincent roule jusqu'au distributeur et le trait avec un calme qu'il est pourtant loin de ressentir.

– Moi, je voulais pas écouter, parce que c'est pas bien... Oui, d'accord... Alors là, y a Mme Pignon qui dit: C'est la petite Dancourt, on l'a trouvée par terre, qu'elle baignait dans son sang... qu'elle a dit, Mme Pignon...

– Attends, tu me racontes pas des craques, au moins. T'es sûr qu'elle parlait d'Anaïs ?

– Bé oui, la petite Dancourt, qu'elle a dit Mme Pignon. J'suis pas sourd quand même !

– Où elle est, maintenant ? Elle est... Elle est pas... morte ?

– Elle est à l'hôpital à Marmande, je te l'ai dit tout à l'heure, t'écoutes pas. Et j'en sais rien, moi, si elle est morte.

Morte ou pas, cette fois Miss Zapping est tombée sur un sale os. Une fois de plus, les menaces de Luc resurgissent dans la mémoire de Vincent, mais il les chasse aussitôt. Luc est capable de dire n'importe quoi quand il est bourré, ça ne fait pas de lui un coupable pour autant.

– Allez, je te ramène chez toi avant que ton père débarque.

– Alors là que ça risque pas ! Sûr qu'il est déjà soûl.

Vincent pose une main sur la tête blonde. Il n'aime pas trop ces gestes de tendresse, mais là, il sent que Pierre en a besoin. En baissant les yeux, il remarque le doigt rouge et gonflé que son ami triture en grimaçant.

– Tu veux toujours pas que je te l'enlève cette chevalière ? C'est rien à faire, tu sais, avec du savon... Tu vas pas rester comme ça six mois de plus. Elle a rien vu ta mère ?

Pierre secoue la tête, l'air affolé, et cache sa main derrière son dos quand Vincent veut la lui prendre.

– Mouais... Il faudra bien que tu y passes... Tiens, au fait, ajoute-t-il pour détendre l'atmosphère, t'étais passé où hier soir ? Je croyais que tu voulais qu'on le mate ensemble ce film.

– Bé oui, mais y avait l'orage qui arrivait, et toi tu revenais pas. Alors, je suis parti ; j'avais peur tout seul.

Sur le coup, Vincent trouve ça bizarre. D'habitude, Pierre se serait planqué même là où il n'aurait pas eu la place de passer et il l'aurait attendu en priant son petit Jésus.

– Désolé de m'être mis en pétard tout à l'heure, j'étais inquiet. Allez viens, on s'en va.

Vincent ramasse la baguette et la boîte de gâteaux, et les balance à l'arrière de sa Mégane. Il ouvre le portail de l'atelier juste au moment où une voiture se gare sur le parking. Il n'a pas le temps de se demander qui peut venir le déranger un dimanche matin ; deux flics descendent du véhicule banalisé. Le plus grand a pris de l'avance et l'aborde avec le salut de rigueur.

– Monsieur Vincent Ferrand ?

– C'est moi.

– Vous êtes prié de vous présenter dans nos locaux demain à 9 heures pour être entendu dans le cadre de l'affaire Anaïs Dancourt.

– Quoi ?

Oh ! la la ! Petit Jésus, il va pas aller en prison, Vince ?